

En attendant la lanचा

Mathilde Perreault-Archambault

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault-Archambault, M. (2004). En attendant la lanचा. *Moebius*, (101), 83–90.

MATHILDE PERREAULT-ARCHAMBAULT

En attendant la lancha

— *There are only two problems with the antivenom. One: it can paralyse you. Two: it can kill you.*

— ...

— *Jaime hasn't replied to my e-mail. That means he's away on the field. Unfortunately, the motorboat is in his house, so you might need to paddle from village to village.*

— ...

— *That's research.*

*

Au moment de se lancer dans l'aventure tropicale qui allait être le canevas de son doctorat, puis celui de sa vie, où se dessineraient ses recherches, ses amitiés et ses aspirations, D' Comes a reçu un unique conseil de son directeur de travaux: «*Untie your boots when you get on a boat.*» Je pars, moi, avec trois mots en poche: «*That is research.*» Une phrase assez anodine pour qui ne connaît pas les aléas de la recherche en Amérique latine. Je n'avais pas compris, en fermant la porte du bureau de D' Comes, la tristesse du départ nouée au fond de la gorge et l'angoisse tortillée dans le bas-ventre, qu'il m'offrait, résumé en trois mots éloquents, le fruit de huit ans de travail, la sagesse parcimonieuse de qui a vécu et qui sait. Cette nuit, les mots me sont apparus en rêve sur écran lumineux, en lettres clignotantes entre deux palmiers fluorescents, éclairant l'obscurité comme le néon rassurant du panneau de sortie dans la salle de cinéma.

Je suis à Iquitos et j'attends.

J'attends.

J'attends.

That's research.

Alberto Liao, le Chinois fou qui élève un couple de paiches – gigantesques poissons de l'Amazone – dans sa cour intérieure dans le but déclaré de prouver à la communauté scientifique sa théorie du paiche hermaphrodite, m'a dit lors de notre première rencontre: «*Tendrás que sacarte el chip del cerebro.*» «Il faudra t'enlever la puce du cerveau.» Déprogrammer. Il ne croyait pas si bien dire.

Ma péniche – la lancha, comme on appelle ici ce genre de navire de métal qui nous ramène un siècle en arrière et trente-cinq degrés au nord, au Mississippi de Mark Twain, les roues à aubes en moins – est ancrée au port *ad vitam eternam*. Le départ vers ma rivière d'étude était prévu pour mercredi. Aujourd'hui, vendredi, rien ne se profile à l'horizon. Mon assistant m'appelle du port tous les matins pour me faire part des mauvaises nouvelles: la lancha ne bougera pas. Peut-être demain. Peut-être demain. J'entends ceux qui ont connu les «*mañana!*» du Pérou rire dans leur barbe... Riez! riez! il n'y a peut-être que votre bonne humeur qui puisse encore sauver de l'effondrement une géographe enchaînée.

L'attente. La patience. C'est la loi de la jungle. Il n'y a pas de lion par ici. Dans sa rage de vivre, à trop vouloir saisir tous les instants qui passent, le fauve se consumerait de son feu intérieur en un grand bûcher d'énergies frustrées. Un animal règne en maître dans le royaume tropical: le paresseux. Car le paresseux a la sagesse de la jungle. Suspendu à sa branche, il laisse le temps suivre son cours, sans se soucier d'un sablier qu'il faudra retourner ou d'une montre qu'il faudra remonter.

On raconte qu'un paresseux a vu un jour quatre magnifiques heures filer dans le vent, s'approcher de sa branche dans un bruissement de feuilles. Il a tendu le membre antérieur droit pour saisir la première heure. Comme l'autre la suivait de près, il a tendu la patte postérieure gauche pour l'attraper au vol. Mais les deux autres heures qui chatoyaient au-dessus de sa tête allaient s'échapper. Alors, sans lâcher son premier butin, il tendit la patte postérieure droite

et la patte antérieure gauche afin de s'emparer du trésor ru-tilant. Mais la mort le cueillit au passage comme il repliait ses doigts avides sur la dernière de ces quatre heures tentatrices. Le paresseux, en tombant au sol, se rompit le dos et les quatre heures s'envolèrent coquinement sans qu'il n'ait pu profiter d'une seule minute de son butin.

Telle est la loi de la jungle. Attente. Patience.

En attendant la lancha, passent les heures, passent les jours. La pluie rythme l'attente. Au marché de Belén, pendant le temps mort de l'après-midi naissante, les vautours à tête noire déchiquent les morceaux de volaille tombés sous les étals abandonnés. L'odeur de putréfaction est un peu déroutante. Au port de Masusa, les lanchas sont amar-rées au quai, en attente d'on ne sait quels documents providentiels. Le port en entier retient son souffle, comme au départ des régates. Sur la rivière Nanay passent les barges chargées de bois. L'eau coule; les canots glissent entre les écorces d'orange et les bouteilles de plastique sur l'onde brune du cloaque de Belén – la petite Venise sur pilotis. Les heures passent. Les jours passent.

J'ai dans mon sac six cents copies de mon premier questionnaire. J'ai dans mon sac dix kilos de riz, des con-serves de thon et de lait condensé et assez d'ail pour dé-router une armée de vampires. Les fourmis ont découvert les savons que je destinais au troc. Je vois les oignons ra-mollir et les pommes de terre prendre racine. Mais l'attente de documents illusoires tient le port en haleine et mes pommes de terre en sont la première victime.

Je me meus dans une brume onirique. Être chercheur dans la jungle... Le monde énigmatique des rapports hu-mains et des communications radiophoniques m'aspire comme un tableau de Böcklin. La semaine dernière, on m'a ouvert la porte du folklore de la radiophonie tropicale. Pour communiquer avec les villages du Rfo Corrientes, ma zone d'étude, il faut se rendre au bureau régional de la préfecture de Trompeteros, près du centre-ville d'Iquitos. Dans la première salle obscure, il y a trois bancs et plein d'hommes en bras de chemise. Au bout d'un couloir, une petite pièce qui pue un peu les chiottes, avec pour tous

meubles une chaise, une table et une radio, ouvre comme une brèche dans le mur un passage secret vers le monde fantasmagorique et nébuleux des communautés du Río Corrientes. Je dois parler à un certain Antonio Tapuy du village achuar de Belén de Plantanayacu, près de la frontière équatorienne. Le jeune homme, me dit-on, serait un excellent interprète pour mes entrevues dans les communautés achuar. L'émetteur devant la bouche, le préposé passe une première heure à ânonner: «Belén Belén Municipio; Belén Belén Municipio» et obtient pour seule réponse à ses marmonnements monotones le crépitement obstiné de la radio. «Belén Belén Municipio» Grshshshshsh. «Belén Belén Municipio» Grshshshshsh. Après une heure, Providencia, un autre village de la rivière, nous informe gentiment par radio que c'est jour de fête à Belén et que, par conséquent, il n'y a personne pour prendre l'appel. Dans les brumes de la radiophonie, je distingue un vague profil. Le nez aquilin d'une sculpture grecque. Le surlendemain, de retour au municipio, nous essayons à nouveau d'amadouer la radio avec des «Belén Belén Municipio» nasillards, mais nos incantations tombent dans l'oreille d'un sourd. Je retourne au municipio en après-midi, avec l'image mentale d'un Antonio aux allures d'Adonis. Derrière la neige sonore de la radio, tous les fantasmes sont permis. Une autre heure de vaines suppliques au dieu capricieux de la radiophonie. Pris de pitié, Providencia nous fait savoir que Belén a la batterie à terre; il a trop plu pour pouvoir la recharger. Voilà qu'Antonio prend des proportions titanesques dans mon esprit perturbé par tant de mystère radiophonique.

Il y a entre Iquitos et le Corrientes un brouillard épais, un voile dense de vapeurs soporifiques, de souffles chauds et voluptueux, de ténèbres insondables. Rideau impénétrable qu'il me faudra traverser comme en rêve, quand le port sortira de sa léthargie forcée.

Le temps s'est arrêté. Rey, mon assistant, est au port et surveille pour moi les départs de lancha. Le temps est suspendu. Dans les limbes de l'attente, j'écris les fantasmes du chercheur tropical. Dans une seconde d'illumination,

je comprends pourquoi j'ai entrepris ce voyage. Non pas pour inventorier les plantes que les Achuar cultivent, ni pour expliquer les mécanismes de leurs décisions agricoles. Un seul désir m'a précipitée hors des sentiers battus de la jungle péruvienne: élucider cette phrase mystérieuse: «*That's research.*» Comprendre dans mes os et dans ma chair la signification de ces trois mots absurdes. Ces trois mots qui m'ont été offerts avec la complicité d'un sourire résigné et l'humilité d'un haussement d'épaules: la prudente philosophie de la jungle.

Dans le port, rien ne bouge. Les documents n'arrivent pas. Les heures sont figées, humides et poisseuses...

*

Comment mater l'impatience? Comment naviguer entre les eaux du rêve et du cauchemar? Comment survivre au naufrage de l'attente? Comment tuer les heures et les aimer sans réserve? Comment secouer la torpeur des sueurs langoureuses?

Lire. Lire les invocations magiques de García Márquez et comprendre que tout est plausible, tout est vrai, rien n'est invention, ni les ailes de vieillard, ni la queue en tire-bouchon d'un nouveau-né, ni l'ascension céleste d'un corps humain. Il suffit de regarder par la fenêtre pour comprendre que la vie latine est telle qu'à Macondo ou telle que dans les quartiers marécageux de *L'amour au temps du choléra*. Le quotidien est un conte fantastique. Le «kikirikiki» déréglé des coqs sonne l'heure au quart d'heure ou à la demi-heure. Au petit matin, le chant exalté du vendeur de foie consacre mon réveil: «*¡Hay paté pané!*» Chaque syllabe, gutturale, articulée avec soin et excès, se prolonge démesurément, m'entraîne dans la démence du conte de fées. Iquitos frémit depuis l'aube. Je craignais, les premiers jours, de croiser sur le pont qui mène aux maisons sur pilotis le baryton possédé, vendeur de foie. Mais l'homme, finalement, n'est pas fou. Il est folklore. Une fois la première ronde de foie terminée, j'entends une voix de ténor retentir, cristalline, entre les cris des enfants, la sienne encore, étrangement,

comme une cloche de campagne: «*Del pollo las víceras!*» (Du poulet ses viscères!) Quel démon le possède, qu'il module ainsi sa voix au point de la rendre méconnaissable? À minuit, l'échelle de bois, de sa propre initiative, a entrepris la traversée du jardin. L'échelle est passée tranquillement devant la fenêtre du bureau où je lisais l'autobiographie de García Márquez, comme pour me narguer, pour mettre à l'épreuve ma santé mentale. Ou peut-être simplement pour me persuader de ceci: je ne suis pas en train de lire la magie de García Márquez, je la vis.

Lire. Lire mais les mots perdent leur sens au fil des lignes; les lettres s'enchevêtrent dans l'attente frustrée.

Dépenser l'énergie du fauve en cage. Mais comment? Comment bouger quand le soleil nous enchaîne dans ses maillons écrasants? J'ai parcouru d'un pas assuré le long trajet de l'auberge à la place d'Armes, à mon rythme de Canadienne stressée. Sur le trottoir des grandes avenues, dans la pétarade infernale des mototaxis, les derniers rayons de l'après-midi assomment dans leurs chaises les vieillards somnolents, les vendeurs d'*aguaje*, fruits du palmier bâche, les jeunes hommes suant à leurs ateliers de trottoir et les joueurs de bingo sur papier graisseux et noirci. À la place d'Armes, la glace à la noix de coco me lève le cœur. J'ai trop marché. Il fait trop chaud pour être créatif.

Dépenser l'énergie qu'on n'a plus quand la chaleur étouffe.

Écrire. Écrire de rage et tuer à la pointe d'une plume affilée les protagonistes apathiques du grand roman de l'attente.

Le fauve arque le dos. Hérise ses poils. Sort les crocs. L'humeur est assassine. Quelqu'un, quelque chose va être pulvérisé. Réduit à une poussière de néant. Dans un grand bûcher de flammes BLEUES brûlent tous les marins d'eau douce. J'entends crépiter le bois des lanchas et mon rire démoniaque s'élève au-dessus de la flamme.

Passent les jours, passent les promesses, et coule, coule le flot torrentiel des bidous. À chaque jour ses mensonges. À chaque jour son souffle d'air vicié qui dissipe la brume des

mystères d'outre-Amazone et me révèle à l'horizon un néant déconcertant.

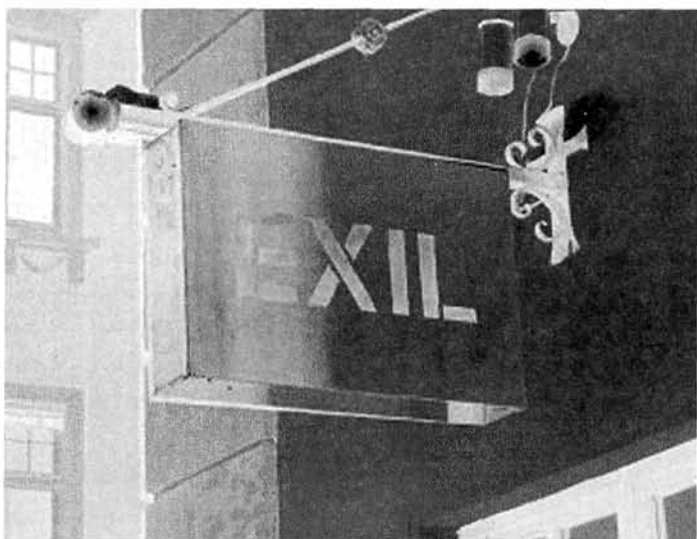
Hier, une lancha fantôme de plus a été mise à l'index des péniches: le Cuco. Deux syllabes inoffensives, sautillantes. cu-co. «Monstre», en espagnol. La lancha est restée au port malgré ses promesses d'au-delà. Peut-être son nom était-il une mauvaise prémonition. Le monstre de la lancha n'a pas toléré mon démon intérieur. Il aura fallu qu'un des deux meure. Le Cuco ne lèvera pas l'ancre. C'est moi qui ai eu le dessus. Mort au Cuco. Vive le démon des géographes enchaînés. Et que mon autodafé détruise ce qu'il reste de logique en ce monde. Et que brûle le Cuco comme brûle déjà son capitaine.

Aujourd'hui, pas de lancha. Demain? Demain. Mañana. Ha ha ha. HA HA HA.

Écrire. Mais au fil de la plume, au fil de l'attente, les demains d'espoir deviennent des aujourd'hui sans relief, des hiers sans nostalgie, et les lettres tracées innocemment deviennent féroces comme les armes de la démence.

Alors, il ne reste qu'une chose:

Aimer. Chercher dans les regards qui se croisent, dans les corps qui se frôlent, ivres de promiscuité tropicale, le regard et le corps de l'amant idéal, et l'aimer à temps, à corps, à âme perdus. À temps retrouvé.



exil-web.de